

Marc EYNARD

POÉSIE ET ONTOLOGIE  
DANS L'ŒUVRE DE  
JULES LAFORGUE

À l'épreuve des tulipes jaunes



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2026

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand définissent la poésie symboliste selon trois critères qui ont chacun trait à la langue. Le premier concerne « la spécialisation des styles et des écritures » ou la nature proprement idiolectale de la poésie symboliste, le second son objet qui est la langue et qui met à jour la tendance à « la spécularisation du discours poétique », le troisième la crise du vers et l'invention du vers libre qui vont dans le sens d'une redéfinition du champ de la poésie<sup>1</sup>. Laforgue occupe une place essentielle dans ce qu'ils appellent « la génération symboliste » qu'ils délimitent de 1871 à 1898, soit de la Troisième République après la Commune à la mort de Mallarmé. Laforgue lui-même donne à la langue un rôle et une place capitaux dans son œuvre. On pense au programme qu'il énonce dès 1883, « faire de l'original à tout prix<sup>2</sup> », à la virtuosité d'écriture des *Complaintes*, à ses notes d'une rare acuité sur la langue de Baudelaire ou aux *Derniers vers* dans lesquels il est un des premiers à libérer le vers. Pour ce qui est de la réflexion sur la langue, même s'il n'est pas porté comme Mallarmé à la théoriser, elle accompagne toute son œuvre de façon tâtonnante et empirique, comme si elle était inséparable de l'expérience de l'écriture. Si Laforgue est de toute évidence un « poète langagier<sup>3</sup> », on peut se demander quelle est la légitimité d'une approche ontologique de son œuvre. On présentera d'abord ce que l'on entend par approche ontologique, on verra ensuite comment le primat de la sensation la fonde historiquement, puis comment certains éléments de l'œuvre et de la réception du poète la justifient.

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Bertrand, Pascal Durand, *Les Poètes de la modernité*, Le Seuil, « Points Essais série "Lettres" », 2006, p. 196.

<sup>2</sup> Lettre à Marie Laforgue, t. 1, p. 821. Nous désignerons les trois tomes des *Œuvres complètes (OC)* de Laforgue, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986, 1995, 2000, par les abréviations t. 1, t. 2, t. 3.

<sup>3</sup> Nous reprenons l'expression à la contribution de Jean-Pierre Bertrand et Henri Scepi « "Le rêve d'une langue bornée mais infinie". Laforgue poète langagier », dans Bivort (Olivier) (dir.), *La Littérature symboliste et la langue*, Classiques Garnier, 2012.

## PRÉSENTATION DE L'APPROCHE ONTOLOGIQUE

Avant de dire dans quel sens nous prenons le mot « être », il faut brièvement rappeler comment Laforgue se représente le monde dans *Le Sanglot de la Terre* puis comment sa représentation évoluera après. Le monde du *Sanglot* est frappé du degré zéro de l'être dans la mesure où il est soumis aux lois du temps et de l'évolution naturelle. Nombreux y sont les vers qui évoquent la perpétuelle et vaine métamorphose du monde phénoménal où la mort est le ferment de la vie à venir. Le poète partage la représentation positiviste du monde régi par la loi de la causalité. Mais à la différence de la philosophie positive, il n'a pas quitté définitivement l'âge théologique ni l'âge métaphysique car il interroge inlassablement par la question « pourquoi ? » l'Absolu ou Dieu. Si le monde du *Sanglot* est un désert depuis que Dieu s'en est retiré, Laforgue est révolté à l'idée de cette désertion. Sa révolte est connue de tous, mais peu nombreux sont les lecteurs qui lui restituent toute sa force et sa dimension existentielles. Ce n'est pas parce que nous sommes habitués à vivre dans le monde explicable et pauvre tel que la science nous l'impose, qu'il faut croire que la révolte de Laforgue est exagérée et insincère. La véritable question est de comprendre pourquoi le Laforgue de 1879 qui se moque sans pitié des « farceurs<sup>1</sup> » qui croient en l'au-delà, revient sur ce point dans les deux années qui suivent jusqu'à remettre en cause la représentation du monde sans Dieu des positivistes et son acceptation.

Peut-on dire ce qui *est*, ce qui existe dans *Le Sanglot*? Le nom « être » pris dans une acception ontologique y apparaît peu et quand c'est le cas il comporte une majuscule et désigne tantôt péjorativement l'homme, « l'Être désespérant des célestes royaumes », tantôt le premier principe, la seule réalité opposée à l'illusion phénoménale. Qu'il soit évoqué sous l'angle religieux ou philosophique, l'Être *est* en ce qu'il est éternel et invariable, alors que tout ce qui naît sur terre ou dans l'univers n'est pas puisqu'il devient, se transforme, meurt. Et quand Laforgue se réfère à la philosophie bouddhique du nirvana, il en parle comme d'« un désir / D'anéantissement dans l'océan de l'Être<sup>2</sup> ». On retient qu'il reste tributaire de l'ontologie classique telle que Platon la définit dans le *Timée* lorsqu'il distingue « ce qui existe toujours mais n'est pas né, et ce qui naît toujours mais n'existe pas<sup>3</sup> » et que, par conséquent, il s'inscrit dans le sillage de la

<sup>1</sup> t. 1, p. 189.

<sup>2</sup> « L'Oubli », t. 1, p. 364, v. 67-68.

<sup>3</sup> *Timée*, 27 d, cité par Léon Chestov dans *Le pouvoir des clefs* [1928], le Bruit du temps, Nördlingen, 2022, p. 33, trad. de Boris de Schloezer.

philosophie idéaliste selon laquelle *est* uniquement ce que la raison conçoit comme toujours identique à lui-même et *n'est pas* tout ce qui échappe à la raison parce qu'il est contingent.

Laforge emploie aussi beaucoup le verbe «être» dans le double sens de «vivre» et d'«exister», ce qui conduit à retoucher le schéma ontologique du *Sanglot* que nous venons d'esquisser. Si d'un côté il met en doute l'existence du sujet en opposant l'être substantiel au non-être contingent, de l'autre il ne peut pas admettre qu'il n'y ait pas un «Témoin éternel» qui veille sur lui. Il faut distinguer ce qui dans cette angoisse relève de la raison positive et ce qui relève à proprement parler du religieux. Comme le monde phénoménal ne lui offre aucun point d'appui stable sur quoi fonder et espérer, il cherche par la raison à dégager des lois qui l'expliquent et qui, par leur prétention à être toujours vraies, le sauveraient des affres de la contingence. Mais, et c'est en cela que *Le Sanglot* fait bien état d'une crise spirituelle, ces vérités ne lui suffisent pas, la conscience tragique de la mort le réveille, l'affole et lui fait pousser les cris du «lamasabacktani» et du «de profundis», c'est-à-dire se tourner vers Dieu en personne et non plus vers une idée. C'est ce que l'on peut appeler le versant religieux du *Sanglot*, versant le plus humain qui porte l'empreinte de Pascal mais qui reste trop souvent à l'état de friche tant il est repris par une terminologie scientifique et le Dieu conceptuel des philosophes. Et dire que Laforge ne croit plus en Dieu depuis 1877 l'année de la mort de sa mère, n'enlève rien à l'urgence de la question de l'existence de Dieu ni à la profondeur de son désespoir, car il n'est pas impossible qu'un homme qui a perdu la foi puisse la recouvrer ou douter à tout le moins de sa certitude. D'où la question insistante que pose le poète du *Sanglot* à Dieu : es-tu ou n'es-tu pas ? Et peux-tu ne pas être ? On reconnaît là la fameuse phrase de Hamlet appliquée à Dieu puis, subséquentement, au sujet : si aucune présence ne veille sur lui, est-il réellement quelqu'un ou n'est-il qu'une illusion, un rêve ?

La rémanence du psaume 130 ne doit pas occulter l'influence décisive de Schopenhauer et de Hartmann sur la philosophie du *Sanglot*. Le premier se détourne définitivement de Dieu en affirmant que la vie humaine n'est que souffrance et qu'il n'y a pas d'autre issue que de renoncer à la volonté de vivre. Le second postule que l'Inconscient est le principe de la volonté schopenhauerienne et conçoit la vie comme une lente évolution vers la conscience qui, lorsqu'elle l'emportera sur la volonté, abîmera l'univers dans le néant, c'est-à-dire retournera à l'origine incréée. Tous deux ont la particularité de faire de la Volonté le substrat métaphysique de l'être et de l'opposer à la raison, ce qui explique que la vie dans sa contingence